

# La toponymie médiévale basque de la vigne en Basse-Navarre et pays environnants

## Introduction

Un peu avant 1134, date de la mort d'Alphonse le Batailleur roi d'Aragon et de Navarre, lorsque Aimery Picaud, le fameux "pèlerin de Compostelle" auteur français du routier du pèlerinage dans le *Codex calixtinus* rédigé en latin (1140), passe dans notre région, condamnant vivement ce prince avec les autres gardiens des passages et des cols et l'ensemble des "Basques et Navarrais" qui rançonnent les pèlerins de péage en péage, le long de la route entre Sorde, Ostabat et les cols de Cize, il semble avoir manqué de vin. Après la Gascogne, abondamment pourvue en "pain blanc et en excellent vin rouge", et avant Burgos et la Castille où "le pain, le vin, la viande, les poissons, le lait et le miel" abondent de nouveau, il lui a fallu, véritable chemin de croix, traverser cette partie de la "terre des Basques" - *tellus Basclorum* - qui se nommera Basse-Navarre après la partition de 1530, puis la Haute-Navarre, avec leur très mauvaise réputation justifiée par les exactions de toutes sortes que roi et seigneurs locaux font subir aux pèlerins, et, peut-être aussi, par une nourriture visiblement peu à son goût: "En partant de là (Sorde), près des ports cizains, se trouve le pays des Basques, dont la cité, Bayonne, est près de la mer du côté du nord. Cette terre, qui a une langue barbare, est couverte de forêts, montagneuse, dépourvue de pain, de vin et de tous aliments pour le corps, sauf qu'elle est pourvue de pommes, de cidre et de lait" (1). Il donne pourtant dans son petit lexique le nom basque de la vigne *ardo*, il est vrai cacographié avec finale latine *ardum*.

Sans doute les "hôpitaux" et relais de pèlerins, nombreux d'Ostabat à Saint-Michel (ou à Valcarlos), traitaient-ils mal leurs hôtes de passage. Car, si en effet la culture de la pomme est partout abondante et prédominante dans cette région au Moyen Age, donc aussi l'usage de la "pomade" ou cidre, comme l'atteste une documentation fournie qui va du XIe au XVe siècle, et même au XVIe, puisque la commanderie de Bidarray vers 1580, alors encore l'unique domaine et habitat permanent du lieu, possède un verger de 500 pommiers, la vigne et le vin y étaient aussi depuis bien longtemps. C'est ce que montrent les textes évoquant les productions agricoles, dès les plus anciens qui sont du XIe siècle, et aussi les noms que la culture de la vigne a laissés dans notre toponymie, et particulièrement les noms de maisons, même si le thème de la vigne y est, et c'est bien naturel, moins étendu et productif que d'autres, comme le relief, l'eau, la forêt etc.

## 1. La vigne et le vin dans la documentation médiévale du XIe au XIVe siècle

1 a. Les allusions à la vigne, comme aux autres productions agricoles du temps, céréales (blé, froment, mil, avoine), légumineuses (fèves), fruits (noix, pommes), apparaissent dans les actes de donations et d'achats, les relevés des prémices et tributs annuels (abbaye de Sorde, cathédrale de Bayonne), ainsi que dans les comptes des revenus du domaine royal, les prélèvements d'agriens, des "pechas" ou redevances incombant aux maisons des laboureurs (non nobles), toutes formes médiévales de l'impôt, en nature ou transformé en argent, ainsi que les frais de nourriture pour l'armée, les meuniers et autres employés, que la Chambre des Comptes de Pampelune liste année après année à partir de la moitié du XIIIe siècle.

La documentation commence ici au XIe siècle, avec le *Cartulaire* de l'abbaye de Sorde (dont les actes les plus anciens et antérieurs semblent perdus), mais il y a longtemps déjà que la vigne était dans notre région comme dans le reste de l'ancienne Gaule et de l'Europe. Les historiens qui ont travaillé sur la vigne (et l'on trouvera par exemple de bonnes références dans le colloque de Flaran dans le Gers tenu en 1989 et publié sous le titre *Flaran 11. Le vigneron, la viticulture et la vinification en Europe occidentale, au Moyen Age et à l'époque moderne*) (2), et l'archéologie l'ont démontré: au VIe siècle avant notre ère, les Grecs donnaient au sud de la péninsule italienne le nom d'*Enotria* "le pays du vin", les Romains et aussi les Celtes consommaient le raisin sauvage dans l'Antiquité, la culture de la vigne, remontée du sud de la Gaule par la vallée du Rhône, était déjà en Alsace au Ier siècle, en Allemagne dans la vallée du Rhin et autour de Trèves au IIe siècle, où un

“tribut” prélevé sur les vins est mentionné au VIII<sup>e</sup> siècle. Et l’on a pu noter, au plan linguistique, que les mots gallo-romans entrés dans le “jargon des vigneron” allemands à cette époque étaient nombreux. Le thème de la vigne et des travaux de la vigne a été très tôt l’un des sujets favoris de l’ornementation, sculpture, peinture, gravure, des églises, puisque le vin était entré dans le rite religieux chrétien de l’eucharistie d’origine méridionale et orientale: dès le IX<sup>e</sup> siècle carolingien, alors que Charlemagne mentionne la fabrication du vin dans le Capitulaire *De villis*, le Psautier d’Utrecht s’illustre des travaux de la vigne, thème récurrent dans les sculptures des églises et cathédrales. Jusqu’au XI<sup>e</sup> siècle et encore la fin du XII<sup>e</sup> pour Mixe et Ostibarret, la future Basse-Navarre fait partie du comté-duché de Gascogne, dont La Soule et le Labourd ne seront jamais détachés jusqu’à son extinction comme région politique et administrative: bien avant la frise de pampre à fruits et aux oiseaux des linteaux qui se répète chez nous de maison en maison au XVIII<sup>e</sup> siècle, les motifs de la vigne ornaient l’église romane de Mimizan.

Les travaux vinicoles, exigeants et rigoureusement soumis aux conditions de saison et de climat, forment un chapitre des traités d’agriculture depuis l’Antiquité, et ces traités sont repris quand le vignoble s’étend partout au cours des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Le plus fameux pour le dernier Moyen Age est celui du Bolonais Crescenzi au début du XIV<sup>e</sup> siècle, lequel outre l’aspect technique des travaux de la vigne et de la vinification, ne compte pas moins déjà de 41 cépages différents. Certes les vins antiques et même médiévaux sont différents des nôtres, de faible degré alcoolique et de conservation courte, mais il y a comme aujourd’hui des blancs, les plus prisés souvent et en particulier dans les régions du nord, mais aussi des rosés, des “clarets” et des rouges, pourtant peu colorés. Les calculs établis sur la consommation individuelle dans les villes d’Italie ont de quoi étonner: 2 litres et demi par jour et par personne pour les habitués de la “Maison aumônière de Saint Pierre” (*Domus elemosina Sancti Petri*) à Rome en 1285, 200 litres par an et probablement le double en réalité par personne, toutes personnes comptées “enfants inclus”, à Bologne en 1412-1413 (3). Le vin a tant de succès, que la vigne, nous dit-on, descend à cette époque des collines et coteaux (elle était paraît-il montée dans les régions alpines jusqu’à 1100 mètres...) vers la plaine - le plus grand vignoble français médiéval est celui de la région parisienne - , mouvement qui se poursuit à l’époque moderne: en Béarn dont le vin est très prisé, dans les Landes où il l’est beaucoup moins, à Anglet au XVIII<sup>e</sup> siècle (comme le montre en particulier la récente thèse d’Hector Iglesias).

La culture de la vigne a laissé quelques toponymes, et en particulier en Basse-Navarre, comme en Labourd et en Soule, preuve que, quoi qu’en dise le pèlerin du XII<sup>e</sup> siècle, on y faisait du vin depuis longtemps, comme l’indiquent aussi les plus anciens documents qui sont ici du XI<sup>e</sup> siècle. Le *Cartulaire* de Sorde fait plusieurs allusions aux prémices, redevances et tributs de vin, mesurés par “muids, setiers, conques”, autour de Dax, de Salies, d’Orthez et autres régions des Lannes, de Chalosse et du Béarn où l’abbaye a acquis des terres et des droits. Mais je n’y ai trouvé que trois allusions à la Basse-Navarre, il est vrai moins citée, et guère hors de Mixe, parce que les seigneurs locaux, la cathédrale de Bayonne puis Roncevaux (qui ne devient important qu’à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle) s’y étaient réservés en quelque sorte l’exclusivité des droits et privilèges:

vers 1070, *Oz Guilem de Onodz* et sa femme, où l’on reconnaît depuis Paul Raymond qui édita le *Cartulaire* des personnages d’Anhau (les seigneurs de la “Salle” Jauregia ou d’une autre des maisons nobles sans doute), reçoivent de l’abbaye - qui y avait donc fait déjà auparavant des acquisitions foncières - une terre contre le paiement annuel perpétuel (*in eternum*) de “7 pains, un porc, un setier (ou “sixième”) de vin et deux conques d’annone”: le “setier” médiéval pour les liquides était en France de 8 “pintes” (la pinte contenant exactement 0,93 litre...); le nom d’une maison d’Anhau fera plus tard, hasard ou non, allusion à la vigne;

vers 1160, *Comdet de Miremont*, moine de Sorde originaire de Mixe et très certainement de la maison noble de ce nom à Amorots puisqu’il a des terres entre *Laveake e Hiriard*, qui sont effectivement des domaines (le premier noble: Labeaga) de Saint-Palais (et non de Guiche, comme le croyait P. Raymond), donne à Sorde le domaine d’Iriarte au même endroit, dont la redevance annuelle ou “cens” au seigneur est ainsi constitué: “une conque de froment, deux

d'annone, 5 conques de vin si la vigne a de la vendange". La conque médiévale pour les liquides en France est une partie du "muid" qui lui-même fait de 200 à 400 litres selon qu'il est "petit" ou "grand";

en 1167 enfin, un texte important relate comment "*Semero Garceiz vice-consul de Beigur*" c'est-à-dire "vicomte de Baïgorry", en réalité Semen-Garcia I sixième en titre depuis la création de la vicomté d'après Jaurgain, rendit à Sorde le domaine de "Sancte Marie de Bolunce" ou "Burunza", c'est-à-dire le futur "hôpital" d'Olhonce en Cize près Saint-Michel sur le trajet du pèlerinage (comme P. Raymond l'avait proposé, et non un territoire de Larcevau), après l'avoir "violemment" occupé pour en tirer profit: le domaine déjà sous l'autorité des vicomtes, mais abandonné ("boisé, inculte, où seuls apparaissaient les vestiges très vieux et détruits d'une petite église"). Ce domaine avait été cédé à l'abbaye en 1120 par la vicomtesse sa mère veuve de Garcia-Loup II, et l'abbaye l'avait restauré, "construit l'église, édifié les maisons, planté la vigne (*vineam* au singulier), les vergers, les noyers et les autres arbres nécessaires à l'usage" (4). Il n'est pas inutile de rappeler, pour éclairer les textes, que lorsque le pèlerin Picaud en 1134-40 citait parmi les mauvais péagers qui rançonnaient les pauvres pèlerins un "vicomte de Saint-Michel" (*vicecomes de Sancto Michaelo*), c'était sûrement le vicomte de Baïgorry alors propriétaire du domaine ou usurpateur (après 1120), car il n'y a jamais eu mention, ni avant ni après, d'un vicomte "seigneur de Saint-Michel-Pied-de-Port" comme on l'a proposé (*Le Guide du pèlerin...* p. 23 note 3). Les monastères n'ont pas eu à introduire la vigne et le vin, c'était fait bien avant eux, on le sait, et en particulier ici bien avant celui de Roncevaux, mais les domaines qu'ils possédaient et exploitaient incluaient, comme à Olhonce, la vigne dont ils ont contribué à étendre la culture, comme les Bénédictins l'avaient fait dans le Vic-Bilh béarnais dès le XI<sup>e</sup> siècle (5).

Quand au *Livre d'Or* de Bayonne (6) il n'informe que très chichement sur la présence de la vigne dans le diocèse de Bayonne (Labourd et Basse-Navarre), inversement aux pommiers et vergers très souvent cités, par exemple en 1083 à Arcangues, Villefranque, Serres, Bayonne, Urrugne, Guiche, Saint-Léon ... Pourtant la bulle du pape Célestin datée de 1194 confirmant les droits de l'évêché bayonnais dans les vallées et paroisses en Labourd et Basse-Navarre, lui attribue les avantages qui reviennent à l'église "du cens des maisons, des jardins et des fours, des péages et de ce qui proviendra de la boucherie, des vignes et des vergers, des moulins et dîmes" etc. (7) Voici aussi en 1203 un P. de Norton qui a une carrière au-delà du pont de Bayonne "près de sa vigne": c'est-à-dire dans la région de Saint-Etienne où l'on trouvera effectivement plus tard un toponyme ancien référant à la vigne. Un peu plus tard en 1246 dans la même région bayonnaise "près du moulin de Donzac", qui était sur la route de Bayonne à Biarritz, P. de Moliar a "une vigne": on approche d'Anglet qui a aussi une toponymie ancienne de la vigne et un passé viticole important.

**1 b.** A partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la partition de la Navarre (1530) c'est la documentation navarraise qui informe sur les faits, la société, les personnages, les noms de personnes et de lieux de notre région. Voici d'abord la grande enquête en Labourd et Basse-Navarre consécutive à la guerre que Thibaud Ier mène en 1244-45 pour remettre sous son autorité le seigneur de Gramont et son château de Viellenave (il ne s'installera à Bidache qu'à la suite de ces événements), ainsi que les pays de Mixe et Ostibarret et Iholdy-Armendaritz que les partisans du roi d'Angleterre duc d'Aquitaine voulaient lui soustraire (8). Les Labourdins qui ont subi le passage destructeur de l'armée royale et qui comptent maison par maison la valeur de tout ce qu'ils ont perdu, citent souvent les tonneaux, les cuves, les pressoirs et principalement, comme l'on peut s'y attendre, le cidre et les vergers à pommes: celui du seigneur d'Espelette a 2000 pommiers, que l'armée royale, comme c'était l'usage lors des hostilités, a consciencieusement sciés... Les allusions à la vigne et au vin, en comparaison, sont très rares: le seigneur de Saint-Pée (qui est aussi le seigneur de Saut ou *Zaldu* de Hasparren dont le château et les possessions ont été détruits) signale qu'il a perdu, entre autres, "des moulins, des cuves, du vin, un pressoir, du blé et des outils". Une autre allusion est en Mixe, que l'armée navarraise avec ses nombreux Bas-Navarrais d'Arbéroue, Cize, Ossès, Baïgorry (le vicomte avec ses "servants" est présent dans la région d'Itxassou, bien qu'il soit alors le beau-frère du seigneur de Saut), sur le chemin de Viellenave ou

au retour, a ravagé pour le remettre sous autorité navarraise (Gramont qui a pris le parti du roi d'Angleterre est le premier seigneur mixain), et, entre d'autres destructions, brûlant les maisons et ravageant même les églises, a "scié les vignes, les pommiers et les arbres fruitiers".

Beaucoup plus précises sont les informations que donnent les comptes annuels navarraises pour la châtellenie de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Celui qui est daté de 1264 dans le texte et porte sans doute sur les années antérieures, avec même des allusions aux suites de la guerre du Labourd précédemment citée, nous apprend qu'il a fallu payer sur le trésor royal "61 sous 6 deniers pour labourer et vendanger la vigne du roi", et 4 sous "pour réparer les cuves". Cette vigne du roi de Navarre, près de laquelle on en "peuplera" (*populare* est le mot habituel pour dire "planter") bientôt une autre, était dans la région de Saint-Jean-Pied-de-Port: les coteaux et versants plantés de vigne d'Ispoure et des environs avaient donc de très lointains antécédents. On sait ainsi que cette vigne royale, près de laquelle il y avait aussi un verger que le roi donne à un de ses officiers, a produit dans l'année "108 conques" de vin (des milliers de litres), et qu'il a fallu payer 4 livres pour "louer le cellier avec les cuves pour mettre le vin du roi pour l'armée" (*a la host*).

Les armées et les serviteurs royaux sont en effet régulièrement pourvus en vin (dont on ne sait pas cependant s'il était toujours produit dans la région, bien que ce soit le plus probable) aux frais de la cassette royale (celle de l'Etat évidemment) ainsi qu'en "avoine, viande, pain": ainsi "2 charges de vin" envoyées à Viellenave où séjourne l'armée coûtent 22 sous, la "charge" étant une mesure navarraise un peu inférieure à la conque. Les meuniers qui travaillent dans les moulins royaux (c'est-à-dire publics, contrairement aux moulins privés des seuls nobles au Moyen Age) coûtent 6 livres en "cuisine et vin". Ceux du moulin royal de Saint-Jean-Pied-de-Port, en 1305, coûtent 12 livres "pour le vin, le foin, le bois et la cuisine". En dehors des revenus du domaine royal, le vin n'apparaît jamais dans les agriers et redevances en nature ou "pechas" que les laboureurs devaient annuellement ou bisannuellement au roi: seules sont prélevées des parts de froment, orge, avoine, mil, fèves, noix, et des tributs ou quintes sur le bétail, ovins, porcs, poules, et en Soule chevaux. En Soule aussi la redevance de "pomade" est régulièrement citée maison par maison, et en Cize le compte très détaillé de 1349-1350 précise que le "tribut de cidre" bisannuel (les contribuants ne sont pas cités) rapporte 8 livres 6 sous 9 deniers. Or, comme l'indique la toponymie, il y avait aussi des vignes un peu partout, même si cette culture semble avoir tenu une plus grande place sur les domaines nobles (et évidemment ecclésiastiques là où il y en avait).

Les comptes suivants continuent à citer la vigne royale (le roi est possesseur foncier et en un sens "fermier" puisqu'il a aussi une métairie dans les monts entre Ispoure et Ossès dont le bétail est parfois soigneusement compté, métairie mise en fermage avant 1370): en 1291, une seconde vigne "entièrement" ou "nouvellement peuplée" (c'est-à-dire plantée) rapporte 19 sous 1 denier, et une autre vigne "achetée et vendue" à un nommé Lobet 3 sous 9 deniers. Dans les années suivantes, 1297, 1304, 1305, deux vignes apparaissent régulièrement: l'une, qui doit être la première "vigne du roi" pour 12 sous 10 deniers de revenu, et l'autre "nouvellement plantée" pour 19 sous 1 denier. Le revenu annuel régulier indique sans doute que les deux vignes royales ont été mises en fermage, procédé que les puissants (princes et nobles principaux, établissements religieux, riches citadins) pratiquaient dans toute l'Europe. En 1349-1350 il n'est plus fait mention de ces vignes, ni plus tard, ce qui indiquerait qu'elles ont été, comme d'autres possessions royales en vergers et domaines, abandonnées ou vendues, bien des changements ayant sans doute été consécutifs à la grande épidémie de peste de 1347-48. Le compte de 1370 relève les recettes sur les transports de bétail et marchandises (vaches en Arbéroue, douelles pour la fabrication des barriques en Ossès et Cize, et transport de vin), comme sur les saisies de marchandises illégalement mises en vente ou transportées: "porcs, moutons, chèvres, cabris, brebis, agneaux saisis, vaches saisies, vin saisi": reflet des activités et des échanges (y compris sans aucun doute déjà en "contrebande"...), au détour de l'un de ces comptes annuels arides que les historiens du Pays basque médiéval feraient bien d'aller voir de plus près.

## 2. Les bases lexicales de la toponymie de la vigne: *ardan* et *mina* (*miña*).

A la différence du lexique des céréales cultivées (*gari* “blé” et son composé *garagarr* “orge”, *art(h)o* “mil” avant de devenir “maïs” après l’introduction de cette céréale américaine au XV<sup>e</sup> siècle), sauf l’avoine *olo* sans doute parce qu’elle est aussi “sauvage” ou “folle”, les cultures fruitières ont laissé une abondante toponymie basque et spécialement en noms de maisons et domaines, que l’on peut nommer “oïconymie” ou plus couramment “domonymie”: ainsi *intzaurr* “noix” et son dérivé *intzaurtze* “noyer, noiseraie”, *sagar* “pomme” et *sagartze* “pommier, pommeraie”, *p(h)iko* “figue” et *pik(h)otze* “figuier”, *mizpira* “nèfle, néflier”, peut-être *arhan* “prunier” ont donné un peu partout, et particulièrement ici, pays de Baïgorry, Cize, Ossès, et encore en Soule et Labourd les maisons, lieux-dits ou emplacements d’anciens domaines qui sont nommés au Moyen Age “Inzaurrondo, Inzaurgarate, Inzaurgazteta, Inzaurze, Inzaurtzeaga” et “Sagarmendi, Sagarzpe, Sagardoï”, “Pikozpe, Pikogorri, Pikoziuriaga” ou plus rarement “Mizpireta, Arandoki”; et de même quoique rarement *baba* “fève” dans “Babaki” maison de Mendionde, “Babatze” maison de Bunus etc. Ces noms documentés depuis 6 ou 8 siècles, probablement plus que millénaires en réalité pour la plupart et toujours vivants, quoique souvent déformés par l’usage oral (à l’écrit, dans la langue des notaires et après une si longue tradition, ils étaient en général conservés intacts encore au XX<sup>e</sup> siècle), devraient être restitués partout sous ces formes pleines, compte tenu des variantes dialectales (par exemple la forme *eltzaurr* que les noms labourdins prennent par endroits dès le Moyen Age). Et parmi eux, on ne sera donc pas surpris, preuve faite que la vigne était effectivement présente dans nos “vallées” aussi depuis longtemps - et bien entendu avant l’arrivée des “moines de Roncevaux”, à qui l’on prête parfois plus de puissance qu’ils n’en avaient et bien plus qu’ils ne pouvaient donner! -, nous trouvons encore quelques noms, plus ou moins lisibles ou reconnaissables, qui en témoignent.

**2 a.** *Ardan* a été partout, même si notre zone dialectale semble l’avoir perdu dès la fin du Moyen Age, le nom autochtone, disons “basque” c’est-à-dire non emprunté à une langue voisine connue et identifiée, de la vigne “plant” et sans doute “fruit”. Mais comme un “plant” de vigne seul n’avait aucune raison de nommer un lieu quelconque, et comme ce mot apparaît tel quel sans suffixe *-tze* désignant la plantation dans quelques noms (par exemple le nom navarrais *Ardanburu* cité en 1283), *ardan* “vigne, raisin” et *ardantze* “vigne, plantation de vigne” sont indissociables et probablement très tôt indifférenciés dans l’usage au moins toponymique. L’expression *ardan bustia* “le raisin juteux” ou même “le jus de raisin” (on a pu proposer le latin *mustu* “vin nouveau, vin doux” comme étymon possible de *busti*) d’un fragment de texte du XIV<sup>e</sup> siècle trouvé à Pampelune, qui est une allusion claire au vin que le pèlerin de Compostelle déjà cité latinisait vers 1140 en un bizarre *ardum* (Michelena l’a expliqué, mais c’est assez malaisé, sauf l’évidente marque de déclinaison latine), confrontée aux toponymes, montre l’ambiguïté sémantique de l’usage médiéval (9).

Si l’on demande à quelqu’un de nos bascophones bas-navarraï, labourdins ou souletins “anciens” ou même “écoliers en langue basque” de dire le nom basque de la vigne, peu sans doute, et probablement personne ne saura répondre: *ardan* ou *ardantze*. Mais que l’on demande aux bascophones du pays de Baïgorry ou même à des non-bascophones s’ils connaissent le nom “Ardanz, Ardans”, plusieurs répondront sûrement par l’affirmative, mais sans savoir, en général, qu’ils veulent dire “vigne”. Toutes les personnes qui se nomment encore “Ardans, Ardantz”, et il y en a en particulier dans la vallée de Baïgorry, ont en effet pour maison “éponyme”, celle qui leur a donné leur nom d’état-civil, la maison du quartier d’Occos du même nom, en réalité *Ardan(t)ze*, en 1350 *ardança* dans l’orthographe du temps, exactement “la vigne”, puisque tous nos noms de maisons, et peut-être autrefois tous les toponymes du moins tant qu’ils étaient “compris” en basque, sont des noms déterminés (avec article comme tous les noms “communs”) dans l’usage. La perte de la voyelle finale *-e* est un fait de langue romane (gascon ici bien avant le français) qui éliminait les voyelles finales sans accent tonique en prononciation romane: d’où la forme “française” de “bilçar”

au lieu de *bilzarre* seule forme régulière en basque, et surtout dans les noms d'état civil et autres "romanisés" dans l'usage officiel: Garat pour *Garate*, Etxart pour *Etxarte*, Licq pour *Ligi* etc. etc.

Dans la longue liste des maisons médiévales de nos trois provinces, à la différence des provinces d'Espagne où les noms sont plus nombreux, cette maison est l'une des très rares à avoir conservé ce nom: on le doit probablement à l'enclavement de la vallée de Baïgorry autant qu'à sa proximité relative, les deux faits étant liés, à la Navarre péninsulaire où l'emploi était courant. A Bunus, autre terre d'enclavement relatif dans les hautes vallées d'Oztibar, le nom *Arдандеgui* apparaît parmi les maisons citées en 1551 (les listes antérieures étant déficitaires, c'est sûrement un nom médiéval néanmoins): son interprétation est un peu plus délicate, puisque ce pourrait être à la rigueur un surnom ("demeure du surnommé Ardan"?), même si le sens "bord" ou "crête des vignes" reste le plus probable. Ailleurs, et ici même sans doute dans l'usage quotidien, le nom de la vigne a dû changer assez tôt au cours du Moyen Age, comme on le verra plus tard, peut-être avant le XIIe siècle.

Mais avant de disparaître du lexique quotidien, le vieux mot *ardan* "raisin, vigne" avait laissé encore quelques autres vestiges. D'abord en Labourd: à Anglet l'actuelle rue d'Ardenague est la francisation transparente d'un ancien *ardanaga* "lieu de vigne". Or on sait, en particulier par la thèse de Hector Iglesias sur l'onomastique du "B.A.B." au XVIIIe siècle (10), que les terrains sablonneux d'Anglet entre Bayonne et Biarritz étaient plantés de vignes. La tradition remontait loin au Moyen Age, comme on le voit par la documentation du *Livre d'Or* déjà citée. Et si l'on ne peut trouver de citation médiévale de ce nom, c'est que la documentation médiévale du Labourd, en particulier pour les noms de maisons, est fort déficitaire en comparaison de la Soule ou de la Basse-Navarre. Le nom de la rue Ardenague peut être tenu clairement pour un "fossile" onomastique resté vivant depuis ses origines médiévales incontestables, quoique sans témoignage documentaire jusqu'à sa "découverte" aux temps modernes.

La toponymie labourdine offre un exemple plus inattendu de la conservation du mot *ardan*, puisqu'il s'agit d'un ... hydronyme: l'*Arданавы* qui se jette dans l'Adour en creusant la vallée et les terres basses et inondables, les "barthes", qui séparent Urt et Urcuit, villages anciens bâtis eux sur les terres "hautes" aux affleurements rocheux (des maisons et lieux-dits s'appellent "Mendibil, Oihanburu, Mendiburu, Harrieta, Bizkarraga" etc.). Sous cette graphie médiévale (le -y final, le -v- qui vaut -b-: en amont la carte propose du reste la graphie *Arданавие*, où peut-être -bie a été interprété, sûrement à tort, par le gascon "voie"), il y a lieu de reconnaître très certainement, avant l'assimilation vocalique (car le latinisme *habi* "nid" est peu vraisemblable), un vieux composé *\*ardan-(h)obi(a)* "(le) fossé des vignes": un toponyme roman et moderne "Pied de vigne" vient le border très à propos du côté d'Urt; et il est très vraisemblable que la culture des vignes sur les versants exposés au soleil est à l'origine du nom. Il est de formation parallèle au nom basque de la Nive *Errobia* "le fossé des racines".

Le mot *ardan* se lit encore dans quelques noms maintenant en zone romane, et qui l'étaient déjà sans doute à la fin du Moyen Age: *Ardengos* dans la paroisse de Saint-Etienne de Bayonne (au-delà de l'Adour) est cité en 1142 au *Livre d'Or* et constamment depuis lors sous diverses altérations (preuve habituelle de l'incompréhension) et encore *Ardangos* dans la carte de Cassini au XVIIIe siècle, domaine situé précisément "dans le quartier des vignes" comme le rappelle H. Iglesias (op. cit. p. 228). Plus loin encore à Heugas près de Dax le *Cartulaire de Sorde* rapporte une donation à l'abbaye datée de 1080 (p. 35) dans le lieu ou domaine nommé *Arденx*, qui est manifestement le même toponyme que celui d'Occos à Baïgorry, vestige du temps où ce territoire dacquois des "Tarbelles" utilisait l'ancienne langue dite "aquitaine", dont on sait depuis longtemps par divers travaux linguistiques que c'était du basque ou du moins du "protobasque". Un *Nicoloo d'Arданце* est cité à Oloron dans le recensement des feux du Béarn en 1385. Dans les territoires gascons plus orientaux des Hautes-Pyrénées le nom *Ardengost*, bien qu'habituellement rapporté à un "nom d'homme gaulois" sans raison bien claire, pourrait bien être un autre résidu du nom basque ancien de la vigne. Bref, aussi curieux que soit le fait, il semblerait que c'est hors du territoire actuel de langue basque sur le continent et jusqu'en Catalogne dans la péninsule qu'ont

persisté les noms de lieu les plus nombreux sur le mot *ardan* “vigne”. Ce qui n’a rien d’étonnant pour ces fossiles linguistiques que sont nombre de noms de lieux.

Quant à ce mot lui-même et son origine, on en signale quelques correspondants dans des langues aujourd’hui très éloignées de nos régions, ce qui en soi n’a rien de surprenant pour des mots non latino-romans du vieux lexique basque: *ardhi* qui est “vigne” en albanais, *ort* de même en arménien, langues certes indo-européennes mais assez mélangées, alors que le géorgien, non indo-européen comme le basque, a au contraire pour “vin” un mot venu apparemment du latin: *gwino*. Le mot latin *vinum* lui-même avait, comme plusieurs noms de plantes, une origine “méditerranéenne” pré-latine à partir d’un ancien \**woinos*, en grec *oinos* (J. Picoche, *Nouveau dictionnaire étymologique du français*, Paris Hachette 1971, p. 691). Encore plus loin, dans un domaine où le comparatisme linguistique avec le basque n’est pas bien avancé, en dravidien, langue pré-indo-européenne de l’Inde, on trouve *ardn* “arbre ou plante dont on consomme les baies”, ce qui est à la fois très clair puisque c’est évidemment le même mot, et bien intrigant, avouons-le.

**2 b.** La raison de la rareté des toponymes sur *ardan*, dans tous les cas, est la même: si le nom basque primitif (ou du moins le plus ancien) de la vigne est resté figé et “fossilisé” dans quelques toponymes isolés, c’est que les territoires restés de langue basque, à plus forte raison ceux qui ont été romanisés dans le haut Moyen Age (ou un peu plus tard dans certaines zones du Béarn et des Landes méridionales), ont perdu l’usage de ce mot dans la langue quotidienne. Il a été remplacé, comme c’est courant dans le lexique basque, par le mot roman issu du latin *vinea*, importé par la langue administrative, latin antique ou médiéval (celui de l’église en particulier, dont on ne mesurera sans doute jamais suffisamment le rôle dans la transformation du lexique basque), roman (gascon évidemment) issu du bas-latin et en extension permanente au cours des siècles: *miña* dans les territoires et les époques à forte palatalisation (la Soule en particulier) et *mina* sans palatalisation dans les autres, dont la plus grande partie de la Basse-Navarre, l’usage du mot étant moins visible en Labourd (soit en raison du déficit documentaire, soit parce que la vigne y fut moins développée pour des raisons sans doute climatiques: mais il faudrait des recherches particulières pour en décider). On peut supposer que l’importation de ce romanisme dans le lexique basque, qui fit oublier le mot ancien (combien d’entre nous disent encore dans le langage courant *athe* et non *bortha*, à plus forte raison - j’en reparlerai plus tard - *epaila* au lieu de *martxo*...?), fut consécutif au nouveau développement que la culture de la vigne connut partout à partir du XI<sup>e</sup> siècle, pour des raisons historiques générales qu’il n’est pas de ma compétence de détailler ici. La perte de la nasale intervocalique (en particulier en prononciation et graphie gasconnes) a fait aussi *mia* à peu près systématique dans le texte béarnais du Censier souletin du XIV<sup>e</sup> siècle, mais non dans l’usage basque.

Le *Dictionnaire* de Lhande au début du siècle dernier donne encore toute la série y compris *ardantz* (mot d’emploi incontestablement savant dans une citation du docteur Etchepare p. 54): *mina*, *miña*, *mia*, *miazze*, *miaztoi* (p. 730) et même *mehake* (sic, p. 722) qui est un emploi sémantiquement impropre dû à l’analogie formelle du radical, dans la citation précédente d’Etchepare: *mehaka* dérivé de *mehe* (comme *atheka* de *athe*) est “défilé, passage étroit” bien connu en toponymie médiévale et en particulier en Baïgorry; mais il n’établit pas de relation étymologique entre ces mots et *mahasti*, présenté seulement comme un “synonyme”.

En Soule: les noms de maisons faits sur *miñ(h)a* avec palatalisation selon les tendances dialectales constantes ou du moins très anciennes du souletin (où la palatalisation est encore aujourd’hui plus développée que jamais et particulièrement dans les noms de lieux) sont bien représentés. Le *Censier gothique* (11) les situe tous en Haute-Soule et Arbailles, la vigne préférant comme l’on sait les coteaux tournés vers le soleil. Dans les terres de Basse-Soule, pour la même raison, qui se prêtaient mieux à d’autres usages, on n’en trouve pas, ce qui ne veut pas dire qu’il n’y en avait pas du tout. Le texte du Censier, qui est en gascon béarnais, les écrit toujours sans mettre la nasale intervocalique (palatalisée ou pas), soit que l’abréviation médiévale pour la nasale (un petit trait sur la voyelle) n’a pas été reproduite par le scribe de 1690, dans la seule copie du texte conservée, soit même que la prononciation gasconne, où l’élimination des nasales est un trait

phonétique fondamental (infiniment plus qu'en basque, quoi qu'on en ait dit), supprimait la nasale dans ces composés: mais on sait que la prononciation souletine encore aujourd'hui normale pour ces noms, écrits dans le Censier *Miaguaray*, *Miartea* etc., est *Miñagarai*, *Miñartea* etc. Cette palatalisation est du reste étymologique comme pour le français "vigne" ou le castillan "viña", et le gascon "binhe" (qui a aussi, comme en basque, la forme non palatalisée ou dépalatalisée "binau, bine").

Le Censier, dont les listes sont cependant un peu incomplètes, nomme ainsi une douzaine de maisons, sur un total qui pouvait être un peu supérieur, reproduites ici dans l'orthographe originale en ajoutant entre parenthèses la nasale "mouillée" absente sauf dans le cas de Licq (bascophonie plus marquée de la Haute-Soule encore au temps du Censier?):

5 en Haute-Soule: à Licq *Mignagaray*, à Alçay *Mi(ñ)aguaray* et *Mi(ñ)agorene*, à Alçabehety *Mi(ñ)asabau* (romanisation phonétique intégrale pour ce qui devrait être *Miñazabal*) et à Camou de même *Mi(ñ)asabau* (actuellement "Mignazabal");

6 dans les Arbailles: à Gotein *Mi(ñ)aguaray*, à Mendy *Mi(ñ)aguaray*, à Ossas *Mi(ñ)aquia*, à Musculdy quartier d'Erhis *Mi(ñ)artea* et *Mi(ñ)aguaray*, à Garindein *Mi(ñ)abea*.

Ces noms appellent deux observations: la première, c'est la prédominance des noms indiquant la hauteur, puisque 5 noms sur 11 sont avec *-garai*, ce qui permet de comprendre soit "hauteur de(s) vigne(s)", soit "vigne haute", soulignant ainsi la position normale des vignobles sur coteaux exposés aux soleil; à quoi il faut ajouter encore le *-guren* (ici écrit exceptionnellement *-goren*) de sens voisin "limite en hauteur" vraisemblablement; la deuxième, c'est que 9 sur ces 11 maisons (à l'exception de deux en Haute-Soule) sont des maisons de "botoys" ou "fivatiers", des maisons qui étaient diversement soumises au Moyen Age à des maisons "seigneuriales" (pas toutes nobles). Or la vigne, on le sait, était une culture préférentiellement (mais pas exclusivement) réservée aux nobles et aux puissants.

Sans quitter le Censier de Soule, il y a lieu de citer deux autres noms qui ont peut-être à voir aussi avec la vigne. C'est d'abord *Artapi(ñ)ete* (la forme pleine et originale devait être "Arthapiñeta"), maison franche de Chéraute, dont le second terme est probablement le même *miña* avec bilabiale sans nasalisation à l'initiale (comme en béarnais), et assourdissement lorsqu'elle devient interne en composition (de même dans *supazter* etc.), qui peut donc se comprendre avec le suffixe locatif "le lieu de(s) vigne(s) intermédiaire(s)" ou "le lieu de(s) vigne(s) des buissons". Ensuite c'est à Montory *lostau d'ayhençu* (actuellement "Ayhens"), *aihen* qui est employé aussi pour "liane, clématite", étant le mot basque pour dire, au sens premier dans le *Dictionnaire* du Souletin Lhande, "cep, sarment, branche de vigne", qui se dit aussi *mahats aihen*. Et précisément *mahats* dira-t-on, n'a-t-il pas fait de toponymes? Du moins au Moyen Age, non, pas un seul! Mais il faudra quand même évoquer ce terme, après les noms médiévaux.

Pour le Labourd, et vu l'analyse possible pour Arthapiñeta, on peut se demander si *Pinaqui* cité en 1296 à Urcuit (voir ci-dessus *Ardanavy*) n'est pas un simple doublet phonétique, à dénasalisation initiale et sans palatalisation, du souletin *Miñaki* (ou si c'est un dérivé du roman "pin"). A Hasparren dans la citation de 1249 *labin* on peut hésiter de même à reconnaître un pur romanisme "la vigne" ou un dérivé de *labe* "four, brûlis".

La Basse-Navarre médiévale comporte aussi des noms sur *mina* en général sans palatalisation ici: bien sûr elle est présente pourtant dans le nom du cru de *Mignaberry* à Baïgorry, justement, mais ce n'est pas un nom cité au Moyen Age.

En Mixe d'abord, territoire limitrophe de la Soule, où le mot avait dû devenir d'emploi plus courant, 8 noms sont cités entre 1350 et 1551 (des maisons citées à cette date (12) peuvent compléter les listes médiévales de 1350 et 1412, où toutes les maisons comptées ne sont pas nommées), avec *mina* sans palatalisation semble-t-il dans la plupart des cas: le mot se confond alors avec l'emprunt *mina* "mine" et le doute sur le sens réel est permis, que seule la prospection des sites et la présence ou non d'anciens lieux d'extraction (les *mina-zilo* bien connus ici ou là) permettraient de lever:

à Sillègue: 1551 *minaburu*;

à Beyrie: 1412 *minha*, qui pourrait se comprendre avec palatalisation en graphie gasconne *-nh-*, ce qu'infirmes la citation de 1551 *mina*;  
à Oneis: 1551 *minaberriet*;  
à Gabat: 1551 *binhet* (l'initiale non nasalisée vient du béarnais);  
à Béguios: 1551 *minarte* (la finale basque est conservée),  
à Succos: 1350 *minasoro* et en 1551 *minaburu*;  
à Orègue: 1350 *mina* écrit *minart* en 1412 (en apparence c'est un autre nom: *minarte*) mais à nouveau *mina* en 1551.

Ailleurs les noms se raréfient un peu:

à Iholdy: 1366 *minaberrj garay*;

à Aïncille en Cize où les deux maisons citées sont nobles, les premières de la liste, signe aussi d'ancienneté: 1350 *minaçar suso* (version basque intégrale en 1366: *minaçar garay*) et 1366 *minaçar yuson* (c'est-à-dire *behere*).

à Mendive 1350 *minhondo* est une autre maison noble;

le même nom Minhondo ("près de la vigne" plutôt que "vigne du fond" en principe possible mais moins vraisemblable) se répète aussi 2 fois dans les villages septentrionaux les moins enclavés de la vallée de Baïgorry: à Anhaux 1350 *miondo* et avec restitution de la nasale 1412 *minhondo*, et l'intéressante relation que ce nom établit avec la donation du XI<sup>e</sup> siècle (voir ci-dessus); et de même dans la vieille paroisse de Sorhoeta (rattachée avant le XIV<sup>e</sup> siècle à Irouléguy, sauf au civil puisque ce hameau avait son propre conseil à cette époque) avec les mêmes citations et graphies. Il s'ensuit qu'au total une bonne quinzaine de noms de maisons fait directement allusion à la vigne dans l'ensemble de la Basse-Navarre.

A l'exception du nom précédent "près de la vigne" qui renvoie à un type de nom de lieu extrêmement répandu sur tous les thèmes (Ithurrondo, Mendiondo, Ibarrondo etc.), l'idée de proximité d'un objet quelconque le désignant toutefois comme caractéristique sinon exceptionnel à un titre ou un autre, comme du reste dans *Minaburu*, *Minasoro* ou les simples locatifs à suffixe *-eta*, les significations des noms les plus caractéristiques et les plus répandus se réfèrent à l'époque des plantations, même si celle-ci, pour nous, reste indéfinissable: les *Minaberri* et dérivés cités au XIV<sup>e</sup> siècle "vigne nouvellement plantée" répondent au *Minazar* cizain (dans les composés longs, de plus de trois syllabes, que le basque en général "contracte" bien qu'il en fabrique ordinairement des quantités, le composant *-zahar* "vieux" est souvent réduit en toutes zones dialectales à *-zar*, comme à Ossès 1350 *barazçeçarrete* "Baratzezarreta" etc.): "vigne ancienne", peut-être abandonnée avant l'invention des noms, ou sens motivé par la plantation, comme dans les vignes royales de Cize, de vignes nouvelles. L'idée du temps, qui devient ainsi constituant des domonymes, peut se trouver exprimée par la référence aux activités botaniques: on aura de même à Anhaux, décidément voué à l'arboriculture fruitière, une maison noble citée en 1366 *ylçaurgazteta* c'est-à-dire Inzaurgazteta, "le lieu des jeunes noyers". Et bien sûr, lié à la culture et à la pépinière de vigne ou autrement, comment ne pas rappeler que le mot *min* (qui semble une réduction de *mina*) signifie aussi "plant, bouture", d'où *mindegi* "pépinière", lui-même toponyme parfois, quoique absent de nos listes médiévales?

Un nom mérite encore d'être signalé: c'est celui du quartier de "Minhoz" ou "Minhotz" à Hasparren, ensemble de maisons et domaines médiévaux situés aux limites de l'Arbéroue et de la Basse-Navarre vers Ayherre, raison pour laquelle deux de ces maisons (non nommées individuellement) payaient annuellement, comme celles de "Mendiondo et Lekorriain" (aujourd'hui "Mendionde" en basque "Lekorne") un "tribut des prémices", une "franchise" annuelle au roi de Navarre pour le passage de leurs denrées: 1291 *de las casas de minoz de labort*. Ce nom qui fait partie des très commentés toponymes à suffixe *-os* de la région aquitaine est probablement construit aussi, quoique l'analyse ne puisse l'assurer pleinement, sur l'emprunt latin *mina* "vigne".

### 3. Des noms périphériques au thème de la vigne: *lako*, *dol(h)are*, *landare*.

Dans ces trois mots, seuls les deux premiers sont incontestablement liés à la vigne, et précisément aux travaux de la vigne: *lako* dont le sens connu depuis son étymon latin *lacu* au sens premier “lac”, mais aussi “citerne à eau, à vin, à huile”, est très tôt “bâtiment du pressoir” et “pressoir”, comme le castillan *lagar* dont la base étymologique latine (*lacu* au sens de “lac”) est identique. Il n’y a aucun “lac” visible près des maisons nommées sur le mot *lako*, mais en revanche le mot sert encore aujourd’hui ici ou là pour nommer un petit bâtiment séparé de la maison (comme dans les gravures médiévales où le pressoir est dans un bâtiment particulier), parfois assez loin près des anciennes vignes des coteaux: quand nous étions enfants nous allions parfois jouer *lako-gibelerat*, “derrière le pressoir”, alors même que le bâtiment ainsi nommé n’était jamais lui-même nommé *lako*, puisque ce bâtiment, assez important et séparé de la maison de quelques mètres vers l’arrière (ouest), servait depuis longtemps d’étable, bergerie et fenil. De plus le pressoir n’était pas forcément à usage vinicole (ce qui expliquerait l’importance du bâtiment en question), puisqu’il servait ou pouvait servir aussi pour la fabrication du cidre. Mais, dès l’époque médiévale, il pouvait aussi se trouver sous le toit de la maison (exemple du pressoir à cidre de la maison noble *Etxepare* d’Ibarrole) comme les étables et fenils eux-mêmes, là où il n’y avait pas d’annexe bâtie séparée comme dans certaines maisons plus importantes (nobles parfois).

Quant à *dolhare* dont l’emploi est encore plus rare, c’est un autre latinisme issu, plutôt que du latin médiéval *torculariu* (dont le radical *torculu* est à l’origine du mot gascon *trohl* “pressoir” si souvent cité pour le “pressoir à pommes” dans le *Censier* souletin), d’un dérivé de *dolium* “vaisseau en poterie pour laisser cuver le vin” à l’origine, puis toute “cuve” de même usage: il a fait le nom d’Espelette cité au XVI<sup>e</sup> siècle, mais probablement médiéval *Dolaregaray*. Bien entendu le latinisme moderne habituel pour nommer le “pressoir” comme instrument, *brentsa* (“presse”) doublet à sonorisation initiale basque du castillan *prensa...*, quoique ancien dans la langue, est inusité en toponymie.

Les domonymes bâtis sur *lako* “bâtiment du pressoir” sont assez rares, quoique bien caractéristiques: le nom simple *Lako* est cité en 1350 dans le bourg de Saint-Jean-le-Vieux; le composé *laca çarra* (*Lakaza(ha)rra*: “le vieux pressoir”) de même à Mendive, dont le nom écrit *caçarra* en 1350 à Beyrie-sur-Joyeuse est très probablement une forme altérée, par apharesse de la syllabe initiale *la-* prise pour un article roman comme c’est assez courant dans les transcriptions anciennes et “officielles” des noms basques; le dérivé locatif *Lakoaga* “lieu du pressoir (bâtiment)” nomme l’une des maisons de Saint-Martin d’Arbéroue citées en 1412 et anoblies en 1435 avec les autres maisons franches d’Arbéroue, ce pressoir assez remarquable pour avoir un jour nommé la maison bâtie à proximité ayant pu être antérieurement celui de la maison noble ancienne (avant 1435) unique du lieu: la Salle ou “Jauregia”, près de laquelle se tenait l’assemblée ou Cour générale d’Arbéroue; le même nom était cité aussi à Ayherre en 1350 *lacoaga* et 1374 *lacoague*, mais pas en 1435. Un nom un peu différent de forme, mais assez inexplicable sinon comme correspondant au roman “lagune” (“petit lac”, du même réseau sémantique et étymologique) apparaît en divers endroits, sans que l’on puisse affirmer nettement qu’il est aussi lié au thème de la vigne et du pressoir: sous la forme *la cunhe* à Atherey et Trois-Villes et *la cuihe* (élimination de la nasale) à Osserain en Soule, *lacoynea* 1412 à Arbouet, *lacuna* en 1350 (*laquoy*n en 1551) à Arhansus, noms qui se répètent aussi dans les feux béarnais de 1385, et peuvent donc être tenus pour des romanismes infiltrés en Soule et en Ostibarret. Le béarnais nomme *lacuete* (petit lac) l’ “abreuvoir” en montagne.

Un unique *landaradoy* cité en 1350 à Sorhoeta d’Irouléguy fait curieusement écho à Minhondo au même lieu (voir ci-dessus), si l’on songe que le latinisme *landare* est en basque “plant”, et que le réseau sémantique entre ce mot, *min* également “plant”, et *mina* “vigne” est en fin de compte bien serré, sans compter que le tout se relie au nom du village lui-même “lieu de champs ou de prés” (*soro* dans le lexique ancien et d’autres dialectes n’est pas comme chez nous aujourd’hui “regain”, sens qui n’aurait pas du reste permis la création de tant de toponymes nommant des destinations agricoles fixes et non saisonnières et aléatoires). On aurait ainsi dans ce secteur un thème toponymique dominant portant l’écho de la mise en valeur et de l’exploitation agricole de l’espace, ce qui n’est pas une rareté en toponymie basque ou générale. Pour autant ces

noms, comme d'habitude en toponymie, ne permettent pas de définir une période, même approximative; il convient toutefois de rappeler l'ancienneté de cette paroisse déjà déchuée au bas Moyen Age et annexée à Irouléguay, vouée à saint André (le saint favori des Goths, au VI<sup>e</sup> siècle!) au moment de sa création, et probablement habitée bien antérieurement à la christianisation, hypothèse que conforterait seule, encore une fois, la recherche archéologique, bien déficitaire dans notre région hors des sites connus.

#### 4. Les noms modernes du raisin et de la vigne: *mahats*, *mahasti*.

“Modernes” veut dire ici non médiévaux, inusités et inconnus au Moyen Age dans les noms de maison inventés et documentés jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, bien que ces termes soient attestés au XV<sup>e</sup> siècle et dussent être en usage depuis quelques temps: mais, pour l'histoire, ce sont déjà “les temps modernes”. Il faut attendre en effet la liste des maisons mixaines de 1551 pour voir apparaître le nom “moderne” de la vigne *mahasti*, qui demande ensuite à être lui-même analysé. C'est à Amendeuix, encore en Mixe où décidément la vigne a marqué mieux qu'ailleurs la toponymie ancienne, que l'un des 33 individus (et par là-même des maisons) nommés en 1551 porte le nom *Arnaud de Mahastoy*. Le nom Mahastoi entre dans la catégorie des dérivés réservés de préférence aux plantations (quelquefois, beaucoup moins souvent dans nos régions, à des lieux “pierreux” dans Hardoy, Lapiztoi etc.), que le basque formait anciennement avec le suffixe “collectif” *-toi*, resté vivant dans les noms de maisons et d'état civil Hariztoi, Amezttoi etc. L'usage a tôt réduit ce vieux suffixe *-toi*, tel quel seulement dans la toponymie ancienne et les noms d'état civil, à *-ti* qui en est la forme moderne courante, dans les noms communs *gaztandi* “châtaigneraie”, *amezti* “toussinaie” etc., et en particulier *mahasti* “vigne plantation” dérivé de *mahats* “raisin, vigne plant”. Le nom de 1551 avec sa finale “pleine” implique qu'il était probablement déjà figé et d'invention médiévale, mais tardive, postérieure en tout cas à celle des noms cités dans les listes de 1350, 1366 et 1412, qui donnent des noms en usage antérieurement au XIV<sup>e</sup> siècle, et en particulier les noms sur *mina*. Peut-être faut-il noter aussi qu'à Amendeuix un quartier se nomme dès le Moyen Age “La poblacion” (1412 *goyhenetche de la poblacion*) et que “planter” une vigne se disait comme on l'a vu en latin médiéval *populare* “peupler”.

Ici se pose, encore une fois s'agissant de toponymie basque, un problème de lexicologie, et plus exactement d'étymologie qu'il faut essayer de résoudre: sachant que le dérivé *mahastoi* aujourd'hui *mahasti* entre dans un système de fabrication de mots par suffixation très ancien et bien connu en lexicographie basque, quand, comment et où est née sa base, le mot *mahats* “vigne plant, raisin”? Les étymologistes n'ont rien su proposer jusqu'ici de bien convaincant quant à son origine, ni dans les langues anciennes et éloignées, ni dans les langues latino-romanes, et il ne peut évidemment dériver du vieux *ardan*. Reste le romanisme médiéval ancien *mina*, dans les noms inventés antérieurement au XIV<sup>e</sup> siècle et sans doute seul ou de plus en plus seul en usage pendant plusieurs siècles: disons par approximation et hypothèse, du XI<sup>e</sup>, le latinisme *minus* de 1120 à Beyrie étant probablement une adaptation latine approximative du nom de maison *Minha* cité en 1412, au XV<sup>e</sup>, et par endroits jusqu'au XX<sup>e</sup> comme dans Miñaberry “vigne neuve” à Baïgorry. Si en effet on applique à *mina* le système de dérivation habituel aux plantations en basque, on obtient la série suivante:

1° Avec le suffixe *-tze* de *baratze*, *babatze*, *sagartze* etc., (qui aurait pu se suffire comme dans *ardantze*.) naît un premier dérivé *\*min(h)atze* non attesté mais sûr comme origine obligée de la forme sans nasale commune jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle comme on le verra plus loin, même s'il n'a pas été retenu dans la toponymie médiévale documentée.

2° Ce premier dérivé *\*minatze* > *miatze* reçoit à son tour - le basque n'est pas avare de suffixes! - le collectif *-toi* ou sa forme réduite *-ti* (avec la difficulté d'identifier cette forme par rapport à son homonyme de la série *goiti*, *beheiti*, *urruti*, *gezurti* etc.) pour faire *\*minaztoi* et *\*minazti*, comme on a fait dès l'époque médiévale sur *goro* “houx” *gorosti* et les dérivés toponymiques de forme intermédiaire en *goroz-* (*Gorozpe*, *Gorozika* etc.), sur *ira* “fougère” non seulement le collectif *iratze* “fougeraie” dans son sens médiéval (dans nos dialectes ce mot a fini

par perdre son sens premier de collectif) mais les toponymes comme Iratzeta, Irazoki, sur *intzaur* de même Intzaurtzeaga, Intxauzti etc. Pour passer du \**minaztoi* issu de \**minatz(e)toi* - comme Inzaurzpe > Inchauspé de \**inzaurtz(e)pe* - à *mihaztoi* il a suffi de la chute de la nasale intervocalique presque de règle en gascon et courante en basque, que ce soit en général comme pour lat. *honore* > basq. *ohore* etc., que ce soit localement par variation dialectale comme pour lat. *catena* qui donne en bas-navarrais *gatina* et en labourdin occidental *gatea*, de même pour *korona* et *koroa* “couronne”: variations phonétiques anciennes et typiques du basque, constitutives de la langue, de son histoire et de sa personnalité, que l’on a bien tort de vouloir oublier et, à plus forte raison, d’éliminer. Ce “maillon intermédiaire” \**minaztoi* > *miaztoi* après perte de la nasale intervocalique est resté dans le nom de maison de Mendionde *Miaztoy* relevé seulement au XVIIe siècle dans la documentation à ce jour connue, mais dans une liste de noms dont la plus grande partie peut être tenue pour médiévale (très peu de noms sont cités dans les textes médiévaux connus).

3° A Amendeux en Mixe le nom était déjà construit sur la forme moderne à voyelle initiale assimilée, à aspiration intervocalique, et peut-être (la graphie ne permet pas tout à fait d’en décider) avec la sifflante apicale elle aussi en ce cas “moderne” *mahats*, du moins dans la forme suffixée puisque la tendance pour passer de *-zt-* à *-st-* est forte en basque (voir plus loin), tandis que le nom de Mendionde, quoique cité tardivement, avait conservé la forme *mia-* sans nasale et avant assimilation vocalique, qui était précisément celle du texte en gascon béarnais du *Censier* souletin, avec la sifflante dorsale du vieux suffixe *-tze*.

Le premier dérivé ainsi formé *miatze* que Lhande donne comme “navarrais” c’est-à-dire “bas-navarrais” (p. 730) a été en usage assez tard au moins en pays de Cize. Le 29 mai 1789 devant le “notaire royal garde-nottes” (sic) de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui signe “Becquet Borda no.re publicq”, “M. Bernard *Casalong Dalçu* chatelain de Navarre” cède en contrat de métayage (“à moitié fruits”) des milliers de pieds de vigne qu’il avait, à titre personnel ou comme “châtelain de Navarre”, c’est-à-dire gouverneur de l’ancienne châtellenie, dans la région d’Ahaxe. Le premier des 10 “métayers” pour les vignes est *Joannes Bidondo* maître de la maison d’*Irigoin*, qui reçoit 885 pieds de vigne “dans la piece de terre vigne *larlouchia* (c’est-à-dire *larreluzea* “la lande longue”) de la noble maison de *Libiette* (maison médiévale Ligueta ou Ligieta) dans le decimaire du lieu de St Blaise confrontant à vigne du seigneur Dalçu appelée *miatcecharra* (...)”: voilà donc une “vieille vigne” qui rappelle un doublet également cizain, mais avec nasale non palatalisée et sans aspiration écrite (mais peut-être articulée?), le nom des deux anciennes maisons (nobles) *Minazar* d’Aïncille. On lira en annexe l’intégralité de ce document qui témoigne de l’importance des vignes de Cize à la veille de la Révolution.

Il reste encore à comprendre pourquoi on a maintenant partout *mahasti* et *mahats* et depuis quand. Il s’agit encore d’un changement typique du basque moderne, en tout cas post-médiéval, plus précoce et plus accentué dans certaines zones dialectales que d’autres: devant occlusive les sifflantes dorsales écrites en basque *z* (anciennement souvent *ç*) tendent partout à passer, naturellement ou par mauvaise lecture basque des graphies romanes (ainsi la prononciation basque “Ustaritz” quant on ignore la vraie prononciation basque du nom *Uztaritz* etc.), à la dorsale “semi-chuintante” *s*: c’est ce qui donne, entre beaucoup d’autres exemples, l’actuel *beste* au lieu de l’étymologique et médiéval en toutes zones *bertze*, après un stade intermédiaire (notamment dans la prononciation biscailenne) \**bezte*, et que, par le même effet, le vieux toponyme mixain *Orzanko* est articulé sur place depuis quelque deux ou tout au plus trois siècles, “Ostanko”, alors que le nom d’Ossès, de même base, “Orzaiz” n’a pas changé d’articulation. Ainsi, avec une assimilation vocalique peut-être influencée par analogie (*makatz* “arbre fruitier sauvage” dans les dialectes hispaniques), \**minatz(e)* passé à \**mihatze* pouvait faire \**mahaztoi* et \**mahazti*, et enfin, mais sans doute à des époques différentes selon les lieux (comme *beste* déjà en Espagne au XVIe siècle, commençant en Soule à la fin du XVIIIe, quasi inconnu encore en navarro-lourdin au début et dans beaucoup d’endroits au milieu du XXe etc.), le “moderne” *mahasti*. Il a suffi d’enlever le second suffixe collectif pour faire *mahats*, doublet de l’ancien *mi(n)atze*, lui donnant du même coup le sens de “raisin” que le premier collectif *minatze/miatze* n’avait peut-être pas encore.

Du primitif nom *ardan* au plus récent et actuel *mahats*, la toponymie médiévale et pour une part post-médiévale permet ainsi de suivre et localiser, dans le temps ou l'espace, les changements que le basque a fait subir à la dénomination de la vigne. Ces noms témoignent, en eux-mêmes et par leur nombre, de l'ancienneté de la culture de la vigne dans la région, plus importante ou tenue pour telle que d'autres, peut-être parce que c'était une culture de caractère un peu exceptionnel à tel ou à tel endroit, là où ces noms sont les plus nombreux, et de sa persistance à travers le temps comme repère et référence pour dénommer des lieux et principalement des maisons et domaines ruraux. Fait d'histoire sans doute d'abord; mais aussi fait de langue, puisque, grâce à la toponymie médiévale et postérieure, c'est tout le lexique basque de la vigne avec ses transformations successives, depuis l'original *ardan* et son dérivé *ardanze* d'abord, puis le latinisme *mina* ou *miña* et ses dérivés *minatze*, *miatze*, *miaztoi* et *mahaztoi* ensuite, jusqu'à *mahasti* et *mahats* enfin aujourd'hui généralisés, qui peut ainsi être reconstruite. La toponymie appuyée sur la documentation écrite à partir du milieu du XIe siècle prouve l'ancienneté et la persistance de la culture de la vigne dans les provinces basques. Et dans les endroits où, depuis le temps du pèlerin Picaud, elle a pu être abandonnée, il nous en reste encore, ici ou là, "l'écho toponymique".

Jean-Baptiste ORPUSTAN

Professeur des Universités honoraire (Bordeaux III)

#### NOTES

1. Jeanne Vielliard, *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle...* Mâcon 1969, p. 20-21.
  2. *Flaran 11. Le vigneron, la viticulture et la vinification en Europe occidentale, au Moyen Age et à l'époque moderne*, Auch 1991.
  3. Ibid. p. 83 et 89.
  4. Paul Raymond, *Cartulaire de l'abbaye de Saint Jean de Sorde*, Atlantica Reprise 1998, p. 153.
  5. *Flaran 11...* p. 287.
  6. J. Bidache, *Le livre d'Or de Bayonne...* Pau 1906.
  7. Ibid. p. 109.
  8. J.-B. Orpustan, "L'enquête de 1249 sur la guerre de Thibaud I de Navarre en Labourd", *Lapurdum II*, Biarritz 1997, p. 161-235 .
  9. *Le guide du pèlerin...* p. 28-29. L. Michelena, *Textos arcaicos vascos*, Saint-Sébastien 1990, p. 50...
  10. Hector Iglesias, *Noms de lieux et de personnes à Bayonne, Anglet et Biarritz au XVIIIe siècle*, Saint-Sébastien 2000, p. 126 et 131-133.
  11. Ricardo Cierbide, *Le Censier gothique de Soule*, Izpegi 1994.
  12. L. Baratchart, "Aux pays de Mixe et d'Ostabarret en 1551", *Le Journal de Saint-Palais*, 7 janvier-13 mai 1994.
- N.B. Une version de cet exposé a été présentée au Colloque de la Société Française d'Onomastique (Le Teich, Gironde, 9-11 octobre 2003) et publiée dans les Actes: *Onomastique et Patrimoine*, ABELL Dijon 2004.

## Annexe

### Un document de 1789 sur la vigne en Cize dans la région d'Ahaxe: contrat de mise en métayage de 10 sections de vigne faisant un total de 9760 pieds.

(Documentation privée de la maison Iriberría d'Ahaxe: nous remercions M. Mirande de nous en avoir permis la publication. Orthographe originale respectée)

“Pardevant moy notaire royal garde-nottes de la ville de St. Jean pied de port soussigné et témoins bas nommés feut present M. Bernard Casalong Dalçu chatelain de navarre lequel volontairement à cédé et transporté à titre de collouage perpetuel a moitié fruits, 1° à Joannes Bidondo M.e possesseur de la maison d'Irigoin de ce lieu cy present huit cent quatre vingt pieds de vigne dans la piece de terre vigne *larlouchia* des dependances de la noble maison de *libiette* dans le decimaire du lieu de St. Blaise Confrontant à vigne dud. Seigneur Dalçu appelée *miatcecharra* au Restant de lad. vigne *larlouchia* et a vigne de *gamé* et d'*ellissagaray* lad. terre vigne évaluée deux cent cinquante livres, 2° à Bernard Martirena M.e propre de la maison de ce nom dud. present lieu cy present mille pied de vigne dans la d. piece *larlouchia*, confrontant a la d. vigne cedée aud. Bidondo, à la vigne *miatcecharra* a Jeune vigne du même Seigneur Dalçu au restant de la d. vigne *larlouchia* et a la d. vigne D'Elissagaray Evaluée Trois Cent livres, 3° a Miguel haïçaguer m.e propriétaire de la maison de ce nom dud. present lieu cy present la Contenance de mille pied de vigne dans la d. pièce de *larlouchia* confrontant a la d. vigne cedée aud. martirena, a la d. Jeune vigne du d. seigneur Dalçu au restant de la d. vigne de *larlouchia* et a la d. vigne DELissagaray Icelle évaluée la somme de trois cent livres, 4° a pedro assoritchipy fermier de la noble maison de Itturrista de bussunarits cy present mille pied de vigne dans la d. terre vigne *larlouchia* confrontant à la d. vigne cedée à aïçaguer a lad. Jeune vigne du même Seigneur Dalçu au restant de la vigne de *larlouchia* et à la d. vigne d'Elissagaray évaluée trois cent livres. 5° Joannes aicaguer M.e prop.re de la maison de pecoets dud. present lieu cy present la Contenance de mille pied de vigne dans la même piece *larlouchia*, Confrontant à la d. vigne cedée ad. assoritchipy, à la d. Jeune vigne du Seigneur Dalçu au restant de la d. vigne *larlouchia*, et à terre culte de Mendigaray évaluée trois cent livres, 6° a marie Carricaburu veuve et Erlande St. Pée belle mere et gendre M.esse ancienne et prop.re et m.e avantice de la maison D'uhalde de Bascassan Cy present mille pied de vigne Confrontant à la vigne cedée a pecoits à la d. Jeune vigne dud. Seigneur Dalçu au restant de la d. vigne *Larlouchia* et à la terre culte de mendigaray évaluée trois vent livres 7° a arnaud m.e prop.re de la maison d'arrossagaray dud. present lieu cy present la contenance de mille pieds de vigne dans la même piece de *Larlouchia* Confrontant à la d. vigne cedée aux M.es d'uhalde, à la d. Jeune vigne du Seigneur Dalçu au restant de la vigne *larlouchia* et à la d. terre culte de mendigaray et à celle de Curucharry évaluée trois cent livres 8° à Bernard m.e prop.re de la maison de Coubibourou dud. present lieu D'ahaxe ci présent mille pied de vigne dans lad. piece *Larlouchia* Confrontant à la d. vigne Cedée aud. m.e darrossagaray à la vigne dud. Seigneur Dalçu au restant de lad. vigne *larlouchia* et à la terre culte de curucharry Evaluée trois cent livres, 9° à Paulé m.e prop.re de la maison d'Etchegno de ce lieu cy present la Contenance de huit cent quatre vingt pieds de vigne dans la d. piece de *larlouchia*, Confrontant à la vigne cedée aud. Cubibourou à la d. Jeune vigne du Seigneur D'alçu au restant de la d. vigne *larlouchia*, et à la d. terre culte de Curucharry et à la vigne de mendigaray évaluée deux cent cinquante livres 10° et à Joannes m.e prop.re de la maison de mendibehere de ce lieu et à pierre Espondaburu et anne Iralour conjoints m.e avantice et m.esse prop.re de Mendigaray aussy de ce lieu, la femme procedant sous l'autorisation du mary ci present mille pied de vigne dans la même piece de *larlouchia*, Confrontant à la d. terre vigne cedée D'Etchegno à la d. Jeune vigne du Seigneur Dalçu à la d. vigne cedée aud. Mendigaray à terre Culte de donagaray et à terre culte du d. Seigneur Dalçu évaluée trois cent livres. au moyen de ce que lesd. presents ont promis et se sont obligés de regir Gouverner, travailler et bonifier les d. vignes et Chacun sa portion dans les saisons convenables et en bon pere de famille à leurs frais et dépens et sous condiction (sic) de ramasser à leurs frais aux Jours que leurs seront indiquee par le même Seigneur dalçu le raisin desd. vignes, et d'en transporter pareillement à leurs frais la moitié appartenante aud. Seigneur Dalçu dans le pressoir de la d. maison noble de libiette comme aussy à la Charge que lesd. preneurs supporteront et payeront toutes les charges généralement quelconques

presentes et avenir incombantes aux d. vignes se reservant led. Seigneur Dalçu pour lui les herbes mortes desd. vignes Convenu aussy que les fraix de la Garde des mêmes vignes seront suportés savoir la moitié par le d. Seigneur Dalçu et l'autre moitié par lesd. preneurs, arreté enfin que nonobstant le present bail à perpetuité dans le cas ou led. preneurs negligeront les Travaux et bonnification des susd. vignes led. Seigneur Dalçu aura le droit de retirer les portions de vigne qui auront été negligées, et d'en disposer en faveur de qui il voudra Condition sans laquelle le present Contrat n'auroit point eu lieu (etc...)"

Ce contrat est passé le 17 mai 1789 "au lieu D'ahaxe et dans la maison Curialle" (le presbytère) devant "Becquet Borda no.re publicq", et "M.es Jean Gamarteguy prêtre vicair de ce lieu et Bernard d'Ellissagaray Etudiant en Théologie aussy temoins à ce appellees qui ont signé à l'original avec led. Seigneur Dalçu, Espondaburu et arrosagaray non les autres parties pour ne savoir ecrire" etc.

\*\*\*

### «Mars» - *martxo*- en toponymie basque médiévale

*Martxo* est un latinisme venu à coup sûr du latin médiéval religieux et administratif (les deux réalités, le religieux et l'administratif, étant très étroitement liées, même si elles ne sont pas confondues, durant toute la période médiévale et monarchique), pour dire le nom du "dieu" romain de la guerre et de son mois de "mars", au lieu, pour ce dernier, de l'autochtone et magnifique *epaila* "la lune de la taille": il est né précisément, avant l'entrée du calendrier romain, du travail le plus caractéristique et essentiel de la viticulture, le tout premier travail des champs après la pause hivernale, catalogué dans tous les traités d'agriculture depuis l'Antiquité. La taille de la vigne (et accessoirement de certains arbres fruitiers), souvent représentée avec ses ouvriers et ses outils dans les sculptures des cathédrales et autres calendriers, aujourd'hui avancée à février en général, alors qu'anciennement on ne taillait en février que sous les climats plus chauds et plus précoces d'Italie (en témoigne encore la sculpture des cathédrales) ou d'Espagne, était en effet une activité du mois de mars.

Peut-on supposer et admettre que le nom *martxo*, quand il entre, rarement tout de même, en toponymie basque, ferait allusion à la vigne, et non à d'autres réalités comme les "champs de mars"? Il faudrait alors penser que, par effet de métonymie comme on dit en rhétorique, le nom du travail le plus nécessaire et le plus délicat sans doute pour préparer la vendange a pu être donné à la culture elle-même et au lieu où elle se fait, ce qui n'est pas en soi tout à fait impossible: on peut citer par exemple, et par effet inverse, *latsa* "lessive" au moins depuis le XVIIe siècle, alors que le mot désigne proprement "la rivière", c'est-à-dire "le lieu où l'on fait la lessive", et *latsa(ha)rri* "pierre à battre la lessive" toponyme à Bidarray également au XVIIe siècle.

Mais par ailleurs, chez les peuples germaniques antiques ou haut-médiévaux l'expression "champ de mars" (et plus tard "de mai") nommait à la fois l'assemblée du peuple et le lieu de sa réunion annuelle "solennelle": il ne faut pas oublier que les rois et pouvoirs dits "germaniques", Goths et Francs, ont longtemps régné sur nos régions (et y ont laissé des traces toponymiques incontestables), qu'ils en ont marqué les usages (par exemple le rite du couronnement des rois de Navarre à Pampelune), et que, par imitation ou antérieurement, on ne sait, l'assemblée des maîtres de maisons ou "forum" de nos vallées se tenait dans des endroits fixes en plein air, comme on le sait par divers témoignages médiévaux et postérieurs. Il est plus difficile d'imaginer, mais pas impossible, que la toponymie basque ait pu avoir et conserver des allusions directes au dieu Mars et à un lieu où se rendait son culte. Car le basque *martxo* est étymologiquement, comme le castillan *marzo*, un adjectif issu du latin *martiu* qui se traduirait en français moderne «marsien», mais d'une forme plus archaïque par le maintien de la sifflante palatale affriquée dans la syllabe finale *-txo* héritée dès le Haut-Moyen du *-tiu(m)* latin.

Sur *martxo* on trouve: une maison franche à Aïnharp en Soule *marchola* “cabane (ou “forge”) de mars” (le Censier à la fin du XIVe siècle le dit “mort” et il n’en reste sur place à ce qui m’a été dit que le nom de lieu), une maison de Mongelos (statut indéterminé) en 1412 *marchoerry* (mais en 1291 *marcho arri*, ce qui indiquerait un composé “pierre de mars” et non “pays, territoire de mars”, bien que ce soit sans doute une cacographie), et une autre noble de même nom à Bussunarits 1340 *marchoerri*. Ces noms seraient-ils liés à des lieux où se faisaient anciennement les réunions d’habitants, les «champs de mars» locaux?

A ces toponymes énigmatiques de «mars», il faut ajouter le problème posé par le nom basque de Masparraute en Mixe, documenté dans sa forme officielle et étymologique dès le début du XIIe siècle grâce au Cartulaire de Sorde: vers 1120 *manz-barraute*, avec une répétition insistante du segment *manz* jusqu’au XIIIe siècle 1249 *mansberraute*. Ce nom est un collage basco-latin: en premier terme *mansu* (dérivant du latin classique *mansio* “séjour”, étymon de “maison”) qui a fait *mans*, le mot des historiens médiévistes “manse”, indiquant un établissement agricole et un habitat d’une certaine importance, emploi unique dans ce nom pour l’ensemble de la toponymie des terres basques, tôt romanisé et réduit à *mas-* (c’est le nom du domaine rural et de la “ferme” en Provence); en second terme le toponyme basque répandu *berroeta* “lieu de broussailles”, romanisé en “Berraute” par le gascon médiéval (Béarn compris, où ce toponyme n’est pas rare). Mais en langue basque, et dès le Moyen Age dans la citation de 1412 nommant la maison fivatière de la “Salle basse” du lieu (Jaurbeheitia) *marchoete iuso* (en version basque intégrale “Marchoeta behe” en 1551), c’est “Martxoeta” réduit aujourd’hui à Martxuta.

Comme il est assez difficile, voire phonétiquement impossible sans “gymnastique” excessive, de passer de la forme officielle semi-basque à celle-ci, et que les deux formes coexistent déjà au XIVe siècle, la double tradition étymologique est probable: il y aurait eu d’une part la “manse” Berroeta (les noms de maisons sur *berrho* “broussaille” cités du XIVe au XVIe siècle y sont nombreux), et dans cette manse, un lieu, une maison ou même un ensemble de maisons portant le nom de Martxoeta “lieu de mars”, avec la relation possible, quoique toujours hypothétique, de ce mot et de ce “mois” avec la culture de la vigne ou un lieu de réunion du «champ de mars» local.

Le lieu comporte d’autres curiosités toponymiques et médiévales se rapportant aux activités et productions agricoles comme Pikogorri “figuier rouge” dont c’est l’unique exemple en toponymie basque ancienne, de même pour 1551 *omacendu* qui explique le *maçandu* de 1396 comme une altération du nom basque du devoir féodal dit “albergade” consistant en une offrande de repas au seigneur (nommé dans le *Fuero* navarrais rédigé en 1237 par la formule de politesse complète *onbazenduabaria* “si vous trouviez bon de dîner”) nommant le lieu ou la maison où se faisait l’offrande, et les dérivés ou composés plus banals de *sorho* comme Sorhabil (maison noble médiévale), Sorhoeta cité en 1551. Par ailleurs de tels doubles toponymes sont bien attestés: ainsi le Mendionde labourdin actuel qui a remplacé officiellement les deux noms médiévaux Mendiondo et Lekorriain, tandis que le basque n’a conservé que le second altéré en Lekorne pour nommer le même village.

J.-B. Orpustan

## **Résumé**

Avant d'en arriver au moderne *mahasti* quasi exclusif aujourd'hui, le nom de la vigne a beaucoup varié en basque au cours des siècles. C'est ce qui se déduit de l'analyse de la toponyme médiévale et les traces qu'elle a laissées ici ou là, parfois assez loin des zones de parler basque. Cet article, en partant des noms de lieux et particulièrement des noms de maisons et domaines médiévaux, montre comment s'est constitué et transformé, sous l'influence latino-romane, le lexique basque de la vigne. Comme la vigne se tallait en mars, on trouvera en annexe une note sur la toponymie médiévale basque de «Mars», nom de mois issu de celui du dieu de la guerre latin.

## **Laburpen**

*Orai abantzu bakarrik erabilia den «mahasti» hitzera heldu baino lehen, mahats eta mahastiaren izena ainitz aldatu da euskaraz mendetan zehar. Ondorio hortaraten da Erdi-Aroko leku-izenen aztertzetik eta han edo hemen utziak dituzten hatzenetarik. Artikulu hunek, leku-izenetarik abiatuz eta bereziki Erdi-Aroko etxe 'ta etxaldenetarik, erakusten du nola den moldatu eta aldatu, erdararen eragin-pean, mahastiaren euskal izendegia. Mahastia epailean (izenak dion bezala) edo «martxoan» epaiten baitzen, gaineratu da Erdi-Aroko etxe-izenetan «martxo» hitzetik, gerlako jainkoaren izen latinetik egin diren leku-izenez ohar bat.*

## **Mots-clefs**

*vigne  
noms de maisons  
pressoir  
Mars  
lexique  
toponymie*

## **Hitz-giltz**

*ardan, mina, mahasti  
etxe-izen  
lako, dolare  
martxo, epail  
hiztegi  
leku-izendegi*

